

COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE 37  
SÉRIE ÉPIGRAPHIQUE ET HISTORIQUE 6



**BILINGUISME GRÉCO-LATIN  
ET ÉPIGRAPHIE**

Édités par

**Frédérique BIVILLE, Jean-Claude DECOURT  
et Georges ROUGEMONT**



## **BILINGUISME GRÉCO-LATIN ET ÉPIGRAPHIE (CMO 37)**

L'Empire romain était en fait, comme l'a montré Paul Veyne, un « empire gréco-romain », pourvu de deux langues dominantes, le latin et le grec. Pendant au moins six siècles, ces deux langues ont cohabité dans l'Empire. Elles ont réagi l'une sur l'autre. Il y a eu des emprunts, des influences, des flux et des reflux. Les administrateurs et, avec eux bon nombre de simples sujets de l'Empire, ont vécu des situations de « bilinguisme » – au sens large –, cela dans de nombreuses régions et dans des contextes historiques et sociaux très variés. Sur toutes ces situations, les inscriptions, partout nombreuses à cette époque, fournissent une masse impressionnante de données, de la Gaule au Proche-Orient, du Danube à la Cyrénaïque, du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère à la chute de l'Empire romain. Elles éclairent aussi bien l'histoire de chacune des deux langues et celle de leurs interférences, que l'histoire administrative, sociale et culturelle de nombreuses provinces de l'Empire. Réunissant hellénistes et latinistes, linguistes, épigraphistes et historiens, un colloque tenu à l'Université Lumière Lyon 2 (Maison de l'Orient) du 17 au 19 mai 2004 a permis d'explorer, du point de vue du « bilinguisme » gréco-latin, divers aspects de la documentation épigraphique. Le présent volume rassemble les communications présentées lors de cette rencontre.

© 2008 Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux  
7 rue Raulin, F-69365 Lyon Cedex 07

ISSN 0985-6471  
ISBN 978-2-35668-000-6

**Prix : 32 €**

## SOMMAIRE

Frédérique BIVILLE, Jean-Claude DECOURT, Georges ROUGEMONT

*Avant-propos*

Liste des abréviations

### I – CONTACTS LINGUISTIQUES ET TÉMOIGNAGES ÉPIGRAPHIQUES

Athanassios RIZAKIS (EIE, Athènes)

*Langue et culture ou les ambiguïtés identitaires des notables des cités grecques sous l'Empire de Rome*

Frédérique BIVILLE (Université Lumière-Lyon 2, JE Romanitas)

*Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain*

### II – GREC ET LATIN EN ORIENT

Claire HASENOHR (Université de Bordeaux)

*Le bilinguisme dans les inscriptions des magistri de Délos*

Denis ROUSSET (EPHE, Paris)

*Usage des langues et élaboration des décisions dans le « Monument bilingue » de Delphes*

Élodie BAUZON (Lycée français de Rome)

*L'épigraphie funéraire bilingue des Italiens en Grèce et en Asie, aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.*

Miltiade HATZOPOULOS (EIE, Athènes)

*Le grec et le latin dans les inscriptions de Beroia*

Giovanbattista GALDI (Université de Bologne)

*Aspects du bilinguisme gréco-latin dans la province de Mésie inférieure*

Catherine DOBIAS (Université de Bourgogne)

*Sur quelques faits de bilinguisme gréco-latin dans le corpus épigraphique cyréen*

Cédric BRÉLAZ (Université de Lausanne, École française d'Athènes)

*Le recours au latin dans les documents officiels émis par les cités d'Asie Mineure*

Jean-Baptiste YON (CNRS, HiSoMA)

*Bilinguisme et trilinguisme à Palmyre*

Denis FEISSEL (Collège de France, Paris)

*Écrire grec en alphabet latin : le cas des documents protobyzantins*

### III – LATIN ET GREC EN OCCIDENT

Jean-François BERTHET (Université Lumière-Lyon 2, JE Romanitas)

*Remarques sur le vocabulaire politique des Res gestae diui Augusti*

Daniel VALLAT (Université Lumière-Lyon 2, JE Romanitas)

*Interférences onomastiques et péri-onomastiques dans les Res gestae d'Auguste*

Heikki SOLIN (Université d'Helsinki)

*Observations sur la forme grecque des indications calendaires romaines à Rome à l'époque impériale*

Bruno ROCHETTE (Université de Liège)

*Le bilinguisme gréco-latin dans les communautés juives d'Italie d'après les inscriptions (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.)*

Jean-Claude DECOURT (CNRS, HiSoMA)

*Le bilinguisme des inscriptions de la Gaule*

### Conclusion

Jean-Louis FERRARY (EPHE, Paris)

Index (inscriptions, auteurs et citations, noms propres, notions)

Liste des contributeurs (coordonnées, septembre 2008)

*Les ouvrages des Publications de la Maison de l'Orient sont en vente :*  
à la MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE JEAN-POUILLOUX

Publications, 7 rue Raulin, F-69365 Lyon cedex 07

<http://www.mom.fr/Service-des-publications> — [publications@mom.fr](mailto:publications@mom.fr)

et chez DE BOCCARD ÉDITIONS-DIFFUSION, 11 rue de Médicis, F-75006 Paris

2008, 348 pages – ISBN 978-2-35668-000-6, 32 €

**PUBLICATIONS DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE – JEAN POUILLOUX**

(Université Lumière-Lyon 2 – CNRS) – Service dirigé par Jean-Yves Monchambert

*Derniers titres parus (liste complète à consulter sur le site <http://www.mom.fr/Service-des-publications>)*

*Dans la même collection, Série épigraphique et historique*

CMO 16, Épigr. 1 *D'Archiloque à Plutarque. Littérature et réalité. Choix d'articles de J. Pouilloux*, 663 p., 80 fig., 4 tabl., 6 pl., 3 dépliants, 1986 (ISBN 2-903264-08-2), 68 €.

CMO 25, Épigr. 2 B. HELLY, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, 384 p., 20 fig. (dessins au trait), 3 tabl., 1995 (ISBN 2-903264-17-1), 29 €.

CMO 26, Épigr. 3 G. THÉRIAULT, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, 259 p., en coédition avec Le Sphinx, Québec, 1996 (ISBN 2-903264-18-X) ; épuisé à la MOM, disponible chez le coéditeur canadien, *Les éditions du Sphinx*.

CMO 27, Épigr. 4 G. LUCAS, *Les cités antiques de la haute vallée du Titarèse. Études de topographie et de géographie historique*, 264 p., 16 fig. (dessins au trait), 13 pl. *in fine*, 1997 (ISBN 2-903264-19-8) 23 €.

CMO 31, Épigr. 5 H.-L. FERNOUX, *Notables et élites des cités de Bithynie aux époques hellénistique et romaine (III<sup>e</sup> s. av.-III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)*, 608 p., 2004 (ISBN 2-903264-24-4) 49 €.

Bon de commande à retourner aux Publications de la  
**Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux**

7, rue Raulin – 69365 Lyon cedex 07

NOM.....PRÉNOM.....

ADRESSE.....

TÉL / COURRIEL.....

JE DÉSIRES COMMANDER LE(S) TITRE(S) SUIVANTS : .....

JE JOINS À MA COMMANDE UN CHÈQUE D'UN MONTANT DE..... €

(+ 4€50 DE FRAIS DE PORT) = .....

(+ 1€50 PAR EXEMPLAIRE SUPPLÉMENTAIRE)

À L'ORDRE DE L'AGENT COMPTABLE DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE-LYON 2

# **BILINGUISME GRÉCO-LATIN ET ÉPIGRAPHIE**

**MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE**  
(Université Lumière-Lyon 2 – CNRS)

Publications dirigées par Jean-Baptiste YON

*Dans la même collection, Série épigraphique et historique*

- CMO 16, Épigr. 1 *D'Archiloque à Plutarque. Littérature et réalité. Choix d'articles de J. Pouilloux*, 663 p., 80 fig., 4 tabl., 6 pl., 3 dépliants, 1986.  
(ISBN 2-903264-08-2)
- CMO 25, Épigr. 2 B. HELLY, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, 384 p., 20 fig. (dessins au trait), 3 tabl., 1995.  
(ISBN 2-903264-17-1)
- CMO 26, Épigr. 3 G. THÉRIAULT, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, 259 p., en coédition avec Le Sphinx, Québec, 1996.  
(ISBN 2-903264-18-X)
- CMO 27, Épigr. 4 G. LUCAS, *Les cités antiques de la haute vallée du Titarèse. Études de topographie et de géographie historique*, 264 p., 16 fig. (dessins au trait), 13 pl. *in fine*, 1997.  
(ISBN 2-903264-19-8)
- CMO 31, Épigr. 5 H.-L. FERNOUX, *Notables et élites des cités de Bithynie aux époques hellénistique et romaine (III<sup>e</sup> s. av.-III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)*, 608 p., 2004.  
(ISBN 2-903264-24-4)

*Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19 mai 2004 / Frédérique BIVILLE, Jean-Claude DECOURT et Georges ROUGEMONT (éds).* – Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, 2008. – 342 p., 25 cm. (Collection de la Maison de l'Orient 37).

*Mots-clés* : grec, latin, araméen, bilinguisme, trilinguisme, identités linguistique et culturelle, alphabet, épigraphie, onomastique, calendrier, administration romaine.

ISSN 0985-6471

ISBN 978-2-35668-000-6

© 2008 Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, 7 Rue Raulin, 69365 Lyon cedex 07

*Les ouvrages de la Collection de la Maison de l'Orient sont en vente :*  
Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Publications, 7 Rue Raulin, 69365 Lyon cedex 07  
[www.mom.fr/publications](http://www.mom.fr/publications) - [publications@mom.fr](mailto:publications@mom.fr)  
et de Boccard Édition-Diffusion, 11 rue de Médicis, F-75006 Paris

COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE 37  
SÉRIE ÉPIGRAPHIQUE ET HISTORIQUE 6



## **BILINGUISME GRÉCO-LATIN ET ÉPIGRAPHIE**

Actes du colloque organisé à l'Université Lumière-Lyon 2  
Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Jean Pouilloux  
UMR 5189 Hisoma et JE 2409 Romanitas

les 17, 18 et 19 mai 2004

édités par

Frédérique BIVILLE, Jean-Claude DECOURT et Georges ROUGEMONT

## SOMMAIRE

Avant-propos..... 9  
Frédérique BIVILLE, Jean-Claude DECOURT, Georges ROUGEMONT

Liste des abréviations..... 13

### I – CONTACTS LINGUISTIQUES ET TÉMOIGNAGES ÉPIGRAPHIQUES

Athanassios RIZAKIS (EIE, Athènes)  
*Langue et culture ou les ambiguïtés identitaires  
des notables des cités grecques sous l'Empire de Rome* ..... 17

Frédérique BIVILLE (Université Lumière-Lyon 2, JE Romanitas)  
*Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain*..... 35

### II – GREC ET LATIN EN ORIENT

Claire HASENOHR (Université de Bordeaux)  
*Le bilinguisme dans les inscriptions des magistris de Délos* ..... 55

Denis ROUSSET (EPHE, Paris)  
*Usage des langues et élaboration des décisions  
dans le « Monument bilingue » de Delphes* ..... 71

Élodie BAUZON (Lycée français de Rome)  
*L'épigraphie funéraire bilingue des Italiens  
en Grèce et en Asie, aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.* ..... 109

Miltiade HATZOPOULOS (EIE, Athènes)  
*Le grec et le latin dans les inscriptions de Béroia*..... 129

Giovanbattista GALDI (Université de Bologne)  
*Aspects du bilinguisme gréco-latin dans la province de Mésie inférieure* ..... 141



Catherine DOBIAS (Université de Bourgogne) <i>Sur quelques faits de bilinguisme gréco-latin dans le corpus épigraphique cyrénéen</i> .....	155
Cédric BRÉLAZ (Université de Lausanne, École française d'Athènes) <i>Le recours au latin dans les documents officiels émis par les cités d'Asie Mineure</i> .....	169
Jean-Baptiste YON (CNRS, HiSoMA) <i>Bilinguisme et trilinguisme à Palmyre</i> .....	195
Denis FEISSEL (Collège de France, Paris) <i>Écrire grec en alphabet latin : le cas des documents protobyzantins</i> .....	213

### III – LATIN ET GREC EN OCCIDENT

Jean-François BERTHET (Université Lumière-Lyon 2, JE Romanitas) <i>Remarques sur le vocabulaire politique des Res gestae diui Augusti</i> .....	231
Daniel VALLAT (Université Lumière-Lyon 2, JE Romanitas) <i>Interférences onomastiques et péri-onomastiques dans les Res gestae d'Auguste</i> .....	241
Heikki SOLIN (Université d'Helsinki) <i>Observations sur la forme grecque des indications calendaires romaines à Rome à l'époque impériale</i> .....	259
Bruno ROCHETTE (Université de Liège) <i>Le bilinguisme gréco-latin dans les communautés juives d'Italie d'après les inscriptions (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.)</i> .....	273
Jean-Claude DECOURT (CNRS, HiSoMA) <i>Le bilinguisme des inscriptions de la Gaule</i> .....	305

### Conclusion

Jean-Louis FERRARY (EPHE, Paris).....	321
Index des inscriptions .....	331
Index des auteurs et citations .....	336
Index des noms propres .....	338
Index des notions .....	339
Liste des contributeurs (coordonnées, septembre 2008).....	347

# LANGUE ET CULTURE OU LES AMBIGUÏTÉS IDENTITAIRES DES NOTABLES DES CITÉS GRECQUES SOUS L'EMPIRE DE ROME

A.D. RIZAKIS  
KERA, EIE Athènes

## RÉSUMÉ

Alors que l'idée d'interculturel est étrangère pour beaucoup de nations modernes comme la France, cette même idée est à la base de la conception même de Rome qui suit, au niveau de la langue et de la culture, une orientation " différentialiste ", particulièrement dans la partie hellénophone de l'Empire. Les familles aristocratiques orientales, les *pepaideumenoï* des cités helléniques, se rendaient pleinement compte du pouvoir romain mais ne voyaient pas dans cette domination – sauf exception – une menace pour leur langue. Celle-ci continuait à exprimer non seulement le savoir existant mais aussi la culture contemporaine qui était devenue, avant même l'arrivée des Romains, une culture universelle. Cette conviction de supériorité intellectuelle, partagée aussi par de nombreux Romains, leur donnait l'impression de " l'imperméabilité " de leur langue et de leur culture. C'était une illusion ; les pressions et les influences linguistiques et culturelles étant inévitables pour des peuples vivant côte à côte pendant des siècles, elles sont plus fortes au niveau des classes supérieures qu'à celui du petit peuple. L'ambition des familles nobles des cités grecques pour une intégration dans le système politique de Rome ne s'est pas limitée au changement de leur nom, suivant un phénomène de mode ou à la suite de l'octroi de la *civitas*, mais est passée par l'apprentissage, probablement pour des raisons pratiques, du latin. La connaissance de cette langue leur permettait de représenter leurs cités lors de nombreuses ambassades auprès du Sénat ou de l'Empereur, de tisser des liens de toutes sortes avec des familles influentes romaines, de se lancer enfin dans une carrière professionnelle ou administrative au niveau de la province voire de l'Empire.

## ABSTRACT

*While the idea of the intercultural is foreign to many nations, such as France, it lies at the root of the very concept of Rome, which, at the level of language and culture, had a multicultural orientation, especially in the Greek-speaking part of the Empire. The eastern aristocratic families, the pepaideumenoï of the Greek cities, were fully aware*

*of Roman power, but did not normally regard this domination as a threat to their language. This language continued to be the vehicle for the expression of existing knowledge and contemporary culture, which, even before the arrival of the Romans, had become universal. This conviction of intellectual superiority, which was also shared by many Romans, produced in Greeks the impression that their language and culture were, as it were, impervious to outside influences. This was an illusion. Linguistic and cultural pressures and influences were inevitable for peoples who had lived side by side for centuries. Such pressures and influences were stronger at the lever of the upper classes than at that of the common people. The ambition on the part of the noble families of Greek cities to integrate themselves into the Roman political system was not limited to changing names, in accord with fashion or with the acquisition of the Roman civitas. Such an ambition was also achieved by the learning of Latin, probably for practical reasons. A command of allowed them to represent their cities on many embassies before the Senate or the Emperor. It enabled them to create bonds of every kind with influential Roman families and, lastly, it allowed them to launch themselves on a professional or administrative career at provincial or imperial level.*

Le bilinguisme et la *diglossia* sont des phénomènes qui touchent, depuis toujours, tous les pays et tous les peuples soumis à des interactions linguistiques. Le premier terme se rapporte aux personnes qui, parallèlement à leur langue maternelle, parlent une ou plusieurs langues étrangères. Le second concerne des sociétés qui utilisent, intégrées dans leur propre langage, d'autres langues, afin d'exprimer certaines notions. S'il s'agit de deux langues seulement, il est habituel que le mélange se réalise dans un sens unique, que celle qui a un statut supérieur pénètre celle qui a, relativement, un statut inférieur<sup>1</sup>. Le bilinguisme pose des problèmes de rapports entre langue et culture, d'une part, entre langue et mentalité de l'autre et, comme disait M. Dubuisson, « aucun phénomène linguistique ne peut être envisagé en faisant abstraction de ses dimensions sociologiques et psychologiques »<sup>2</sup> ; il faut, toutefois, préciser que, si le bilinguisme entraîne fatalement l'apprentissage plus ou moins correct de la culture étrangère – ce que les anthropologues appellent acculturation –, les deux phénomènes ne sont pas nécessairement liés ; autrement dit, le bilinguisme comme tel n'est pas toujours accompagné d'un processus d'acculturation<sup>3</sup>.

- 
1. Voir Downes 1984, p. 67 ; cf. aussi Mackey 1968, p. 554-585 ; Horsley 2003, p. 7, avec une bonne bibliographie à la n. 31 ; plus particulièrement sur la *diglossia*, voir l'étude de Ferguson 1959, p. 325-340 = *id.*, 1964, p. 429-439.
  2. Dubuisson 1985, p. 133-134 et n. 94-95.
  3. Le concept d'acculturation, introduit par les anthropologues (pour la bibliographie concernant l'Antiquité, voir Veyne 1979, p. 3-29), a été défini de diverses façons et a donné lieu à de nombreux débats entre les anthropologues eux-mêmes ; cf. Mercier 1968, p. 1016-1027 ; Dubuisson 1985, p. 134-135. Les cultures, comme les langues, ont des zones de résistance et des zones de fragilité et, en général, la notion d'interférence est utilisable dans les deux cas ; cf. Dubuisson 1982, p. 5-6 ; Purnelle 1992 et 1999 ; sur la notion d'interférence, voir particulièrement Biville 2005. L'affirmation de Thackeray 1999, p. 21, selon laquelle la langue grecque aurait toujours été un *δότης* plutôt qu'un *δέκτης* est exagérée (cf. Horsley 2003, p. 6).

Le bilinguisme gréco-latin n'est pas un sujet facile ; la documentation disponible est peu explicite et l'interprétation souvent sujette à caution ; il est impossible d'aborder un tel thème, riche de diverses facettes, sans avoir recours à plusieurs disciplines, ce qui est une difficulté supplémentaire. Mais la voie est ouverte, précisément dans le domaine longtemps négligé de la diffusion et de l'influence du latin en Orient, cela grâce à des travaux pionniers, notamment ceux de M. Dubuisson et de B. Rochette <sup>4</sup>, qui ont contribué chacun à leur manière, par une analyse minutieuse des sources littéraires, juridiques et papyrologiques, à mettre en lumière le paysage linguistique du monde gréco-romain et à nuancer fortement les certitudes du passé.

La question, certes, est loin d'être épuisée. Abordée, au départ, par les philologues, qui ont exploité de préférence une partie des textes littéraires <sup>5</sup>, elle s'ouvre, depuis quelques années, à la curiosité des grammairiens, des linguistes et des socio-linguistes tels Fr. Biville, J. Adams ou G. Galdi <sup>6</sup>. Les questions concernant l'acculturation et les problèmes identitaires intéressent également, de plus en plus, les historiens et les archéologues dont les recherches ont pu élargir le champ de l'investigation, tant par la mise en valeur d'une documentation complémentaire, numismatique, archéologique et surtout épigraphique <sup>7</sup> – très riche, mais longtemps négligée –, que par l'élaboration d'une nouvelle méthode d'approche et d'interprétation qui permet de saisir des traits d'une acculturation parfois insoupçonnée.

L'existence du bilinguisme gréco-latin était clairement reconnue à l'époque romaine, comme le montrent les expressions *Graece/Latine scire, loqui* et l'expression classique : *utraque lingua eruditus*, « expert, connaisseur des deux langues » <sup>8</sup>. La majorité des individus bilingues vivait à Rome <sup>9</sup> ; d'origine romaine ou grecque, ils avaient une connaissance poussée des deux langues, à tel point qu'on peut parler, dans beaucoup de cas, de véritable équilinguisme, c'est-à-dire d'égale connaissance des deux langues, bien que cela soit considéré comme impossible par les spécialistes. Le phénomène le plus fréquent est l'insertion de mots d'une des deux langues dans l'autre, tant dans la littérature que dans les inscriptions <sup>10</sup> ; l'exemple le plus notoire est celui de Cicéron

---

4. Dubuisson 1979, 1981a et b, puis 1985 ; Rochette 1997.

5. C'est le cas de nombreux auteurs qui reconnaissent d'ailleurs que les sources littéraires, avec les documents papyrologiques, occupent la première place dans leurs études, alors que le domaine épigraphique y est moins bien représenté ; cf. Rochette 1997, p. 9-10, p. 10 n. 16.

6. Biville 2002 ; Adams 2002 ; Galdi 2003a et b.

7. Le matériel épigraphique, qui a l'avantage d'être continuellement renouvelé, a une très grande importance, grâce à son originalité et sa variété ; l'étude de l'emploi du latin en Orient à travers les inscriptions serait révélatrice, selon Robert 1959, p. 215 = *id.*, *OMS V*, 1989, p. 245, « non seulement sur des questions portant sur l'administration romaine, mais elle aiderait pour comprendre les rapports linguistiques et culturels entre les Romains venus de l'Italie ou de l'ouest et leurs administrés » ; cette lacune est en partie comblée par de nombreuses publications récentes sur les inscriptions bilingues : voir Touloumakos 1995 ; Siebert 1999 ; Adams et Swain 2002 ; Adams 2002, p. 103-127 ; Leiwo 2002.

8. Dubuisson 1981 b ; Biville 2002, p. 103-127.

9. Cf. Solin 1980, p. 83-101 et p. 301-330.

10. Cameron 1931 ; Purnelle 1992 et 1999.

qui, dans sa correspondance, utilise souvent des mots ou des expressions de la langue grecque<sup>11</sup>. Plus rare semble l'usage à Rome de l'alphabet grec pour des funéraires latines ou, en Orient, de l'alphabet latin pour des inscriptions grecques, pratiques qui dénotent l'ignorance de la forme écrite de la langue dans laquelle sont rédigées les épitaphes<sup>12</sup>.

Des connaisseurs des deux langues vivent aussi loin de Rome, précisément en Orient. Il s'agit tout d'abord de Romains qui, installés après la conquête dans des cités grecques pour diverses raisons, acquièrent une familiarité avec la langue du pays, accompagnée parfois d'un processus d'acculturation complète. Si l'exemple le plus caractéristique de cette catégorie de personnes est celui des *Synepirotae*<sup>13</sup>, riches fermiers et éleveurs romains installés en Épire, ce n'est pas un exemple unique. Nombre de leurs compatriotes installés en Orient se marient avec des Grecques, prennent racine dans le pays et partagent les deux langues et les deux cultures. L'acculturation est encore plus forte chez certains intellectuels romains qui, par un choix délibéré, apprennent le grec ou adoptent la culture hellénique<sup>14</sup>. L'exemple le plus souvent évoqué est celui de Favorinus, chevalier romain, qui, dans les *Nuits attiques* (20, 1, 20) d'Aulu-Gelle, est présenté comme un parfait connaisseur des deux langues et cultures : *Tu es ... unus profecto in nostra memoria non Graecae modo, sed Romanae quoque rei peritissimus*<sup>15</sup> ; par un discours qui lui est attribué, on apprend qu'il a cherché à imiter non seulement la langue (*phônê*) mais aussi la mentalité (*gnômê*), le genre de vie (*diaita*) et l'aspect extérieur (*schêma*) des Grecs : οὐδὲ τὴν φωνὴν μόνον, ἀλλὰ καὶ τὴν γνῶμην καὶ τὴν δίαιταν καὶ τὸ σχῆμα τῶν Ἑλλήνων ἐζηλωκῶς Ἑλληνι δοκεῖν τε καὶ εἶναι<sup>16</sup>.

De telles professions de foi en la culture hellénique suscitaient la fierté des Grecs, puisqu'ils concevaient l'acculturation comme une hellénisation<sup>17</sup>, alors que leur propre

- 
11. Cf. Boyancé 1956, p. 122-124 ; on connaît sa traduction en latin des *Phénomènes* d'Aratos.
  12. Kramer 1984 ; Purnelle 1992 et 1999 ; Kajanto 1980, p. 96-97 pensait que ces personnes étaient des individus bilingues, qui voulaient montrer qu'ils étaient citoyens romains par le texte en latin, mais d'origine grecque par les caractères grecs ; ce point de vue est contesté par Horsley 2003, p. 22 qui trouve cette explication plutôt invraisemblable.
  13. D'après Varron (*RR* II, 1, 2 et 5, 1), ils partageaient complètement les deux langues et les deux cultures ; cf. Biville 2002, p. 78-79.
  14. Ceux-ci partagent d'ailleurs le mépris des Grecs pour la culture romaine et considèrent que la seule culture digne de ce nom est la grecque ; cf. Dubuisson 1981b, p. 283 et n. 48 (bibliographie) et ci-dessous n. 19.
  15. Favorinus ne cache pas ses préférences pour la langue et la culture grecques, dont il reconnaît la supériorité ; voir Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, 12, 1, 24 ; 13, 25, 4 ; 14, 1 *passim* ; 17, 10 *passim* ; cf. Whitmarsh 2001, p. 168.
  16. Cf. [Dio Chr. 37], *D. Corinthien*, 25-26 ; le *Discours corinthien* est attribué à tort à Dion Chrysostome ; pour l'attitude de Favorinus, voir Whitmarsh 2001, p. 119-121 et 167-178 (avec toute la bibliographie antérieure).
  17. L'auteur (Dio Chr.) s'indigne de l'attitude des Corinthiens qui, à la suite de la disgrâce de Favorinus, renversent ses statues, alors qu'il faudrait lui en édifier dans chaque ville, « parce que, Romain à l'origine, il s'est hellénisé, comme votre patrie » : ὅτι Ῥωμαῖος ὢν ἀφῆλληνίσθη, ὡσπερ ἡ πατρις ἢ ὑμετέρα ; on voit que le processus individuel d'hellénisation de Favorinus est analogue au processus collectif ; son cas est mis en parallèle avec celui de Corinthe (cf. Piérart 1988) ; cette action de reconstruction fait de Corinthe « a perfect backdrop for Favorinus' mimetic self-making », selon Whitmarsh 2001, p. 121.

adaptation à la langue, à la mentalité et aux moeurs d'autres peuples était considérée comme un amollissement, une perversion, un état de déculturation<sup>18</sup>. Le choix de la culture grecque par un Romain confirmait à leurs yeux l'idée, largement partagée par les intellectuels romains, de la supériorité de la *paideia*, c'est-à-dire du système culturel qui permet de devenir grec<sup>19</sup>. Cette conception explique aussi bien le ferme attachement de la majorité des intellectuels grecs à la langue et à la culture helléniques que leur ignorance complète, voire leur mépris pour la langue et la littérature latines<sup>20</sup> ; il explique aussi pourquoi le biculturalisme gréco-romain est, en Orient, « presque à sens unique »<sup>21</sup>.

Si le prix accordé par les intellectuels grecs à leur patrimoine culturel, surtout dans le climat de la Seconde sophistique, peut être considéré comme une réponse compensatoire au pouvoir romain, réponse qui remplaça, en quelque sorte, la perte du pouvoir politique<sup>22</sup>, elle n'est aucunement l'expression d'une résistance au pouvoir romain, auquel les intellectuels en question s'étaient d'ailleurs associés en occupant des postes importants<sup>23</sup>. Ce comportement

- 
18. Voir [Dio Chr. 37], *D. Corinthien*, 25-26, qui est indigné par l'exemple de certains de ses compatriotes qui n'hésitent pas à adopter des traits de la culture romaine ; cf. Dubuisson 1979, p. 204 ; *id.*, 1981, p. 282-283 ; il est probable que « le métissage des cultures ou l'imitation des modes d'autrui » faisait à certains intellectuels très mauvaise impression (cf. Rochette 1997, p. 73-75).
19. Voir Gleason 1995, p. 16-17. Cette idée s'impose particulièrement au I<sup>er</sup> s., quand la *paideia* grecque devient valeur universelle, la marque la plus forte, pour les notables, de leur identité culturelle, mais aussi un moyen sûr de distinction sociale. Le *pepaideumenos* devient, d'après Lucien (*Somm.* II), ἀπασι ζηλωτὸς καὶ ἐπίφθόνος..., τιμώμενος καὶ ἐπαινούμενος καὶ ἐπὶ τοῖς ἀρίστοις εὐδοκιμῶν καὶ ὑπὸ τῶν γένει καὶ πλοῦτῳ προύχόντων ἀποβλεπόμενος κτλ (cf. Whitmarsh 2001, p. 123-124) ; sur la *paideia* en tant qu'élément identitaire et « lingua franca » pour la communication et l'entente entre les élites, tant de l'est que de l'ouest, voir Flinterman 1995, p. 90-91 ; Borg 2004, p. 9 ; enfin, sur son association avec le statut social, voir Whitmarsh 2001, p. 91-108 ; Drecoll 2004, p. 403-418.
20. Cf. Rochette 1997, p. 81 ; l'auteur cite (Rochette 1997, p. 82 et n. 13) comme exemple caractéristique de ce dédain grec pour la littérature latine Denys d'Halicarnasse qui, tout en étant dévoué au pouvoir romain et familiarisé avec les réalités romaines, ne peut aller, à propos du latin, plus loin que cette concession (I, 90, 1) : « C'est une langue ni entièrement barbare ni tout à fait grecque, mais mixte entre les deux : Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν οὐτ' ἄκρως βάρβαρον οὐτ' ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, μικτὴν δὲ τινα ἐξ ἀμφοῖν » ; cf. Dubuisson 1981, p. 285 ; sur cette question, voir aussi le développement intéressant de Palm 1959, p. 44-83 et p. 130-136.
21. Cf. Dubuisson 1979, p. 103-104.
22. Voir Bowie 1970 et 1982 ; Dubuisson 1982, p. 5-6 et 27-28 ; Anderson 1993, p. 101-103 et la bibliographie complémentaire dans Whitmarsh 2001, p. 17. La protection de ce patrimoine devient pour certains un devoir. Philostrate, dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, s'oppose vivement à la menace que fait peser la domination romaine sur la supériorité de la langue et de la culture helléniques (cf. Rochette 1997, p. 75 n. 106). Dans le même sens que les récriminations d'Apollonios, on trouve un passage des *Deipnosophistes* d'Athénée de Naucratis (vers 200). Il s'agit d'un dialogue entre un certain Cynulcus et Ulpian (III, 93-94 = 121 e-f), révélateur de l'état d'esprit des Grecs à l'égard de leurs maîtres ; voir le commentaire dans Forte 1972, p. 51 ; Rochette 1997, p. 77-78.
23. Le paradoxe est que les historiens grecs sont plus favorables au régime impérial que les historiens romains (cf. Dubuisson 1979, p. 102). Sur les mobiles d'ordre politique et social de « la collaboration massive des classes supérieures du monde hellénique avec le pouvoir romain », voir Dubuisson 1979, p. 101 n. 85. Sur les rapports des élites avec le pouvoir romain, voir Flinterman 1995, p. 49-51, avec toute la littérature relative à cette question.

multiple et contradictoire crée toute l'ambiguïté identitaire des intellectuels grecs, laquelle n'est pas une invention moderne, mais une réalité de leur temps<sup>24</sup>. Les craintes de certains d'entre eux dérivait de la construction binaire du monde classique (Grecs-barbares) et, plus précisément, de la représentation du pouvoir romain et de la culture grecque en tant que « terrains autonomes » et opposés<sup>25</sup>, vision alors pourtant largement dépassée et remplacée par une nouvelle représentation, pluraliste et multiculturelle, qui embrasse l'ensemble du monde civilisé<sup>26</sup>. Cette représentation était mieux acceptée par les notables des cités, qui, contrairement aux intellectuels, étaient plus conscients des réalités de leur temps. Les membres de l'élite civique ne craignaient nullement d'afficher leur nouvelle identité de citoyens de Rome<sup>27</sup>. Leur attachement à l'hellénisme et à leur petite patrie ne s'opposait pas à leur fidélité à Rome, la grande patrie ; en revanche, leur relation avec le pouvoir – certains avaient fait une carrière équestre, voire sénatoriale – leur permettait d'intervenir en faveur de leur cité, de lui rendre divers services et de la combler de bienfaits, et leurs concitoyens leur en étaient reconnaissants<sup>28</sup>.

Les premières preuves de l'acculturation romaine des notables grecs sont apportées par l'anthroponymie. L'adoption des noms romains simples à la mode (*nomina simplicia*) par les Grecs remonte à la République et se poursuit sous l'Empire, dans toutes les catégories sociales<sup>29</sup> ; toutefois, ce n'est qu'à partir du Principat qu'est

- 
24. Le cas le plus notoire est celui de Dion Chrysostome, qui présente, dans ses discours, un profil tantôt pro-romain, tantôt anti-romain ; une bonne explication de cette attitude ambivalente est donnée par Whitmarsh 2001, p. 200-216. L'exemple n'est pas unique : l'identité des *pepaideumenoï* est complexe, au point que C. P. Jones (Jones 2004, p. 13-21) parle de « multi-faceted identities » ; cf. aussi Yildirim 2004, p. 23-52.
25. La formule est de Flinterman 1995, p. 45 ; sur l'opposition entre Grecs et barbares, voir aussi Dubuisson 1984-1986, p. 189 et Whitmarsh 2001, p. 116-128.
26. Cette vue est exprimée déjà par Aelius Aristide, *Ad Rom.* 63 ; cf. Pernot 1997, p. 91 n. 123 et les réflexions sur ce point de Whitmarsh 2001, p. 25-26.
27. Plutarque était fier de porter, dans un contexte civique grec, son nom romain, Lucius Mestrius Plutarchus (*Syll.*<sup>3</sup>, 829a ; cf. Whitmarsh 2001, p. 22) ; Atticus, Philostrate, Élien, Arrien, Dion Chrysostome étaient tous citoyens romains ; Arrien, écrivain grec, était en même temps consul suffect de Rome et gouverneur de Cappadoce, et s'appelait Lucius Flavius Arrianus (sur son cognomen supposé Xénophon, voir Whitmarsh 2001, p. 27 n. 120) ; Élien (Claudius Aelianus) était fier de n'avoir jamais quitté Rome (voir Philostrate, *Vit. Soph.* 625 ; sur Arrien et Élien, voir Whitmarsh 2001, p. 21) ; Dion (Cocceianus Dio) (Cocceianus Dio) a été deux fois consul et, naturellement, très proche du pouvoir de Rome (cf. Moles 1978, p. 79-100 ; Whitmarsh 2001, p. 156-167) ; sur le nom romain de Dion Chrysostome et sa confusion avec Dion Cassius, voir Gowing 1990.
28. Sur l'importance du rôle des notables dans les affaires locales en tant qu'intermédiaires avec le pouvoir impérial, voir Flinterman 1995, p. 34-45 ; sur les décrets honorifiques et les autres honneurs que les notables recevaient dans leur cité, voir Nijf 2000 et 2001 ; Rogers 1991.
29. Le phénomène est important particulièrement dans des régions où on trouve une forte présence d'hommes d'affaires romains (par ex. Messène ou certaines cités de Macédoine ; cf. Rizakis 1996, p. 21-23), mais aussi dans des cités qui ont des contacts divers et étroits avec Rome (par ex. Athènes). Sur la popularité de certains noms individuels romains (*praenomina* et *cognomina*) à Athènes, en Grèce centrale et en Lydie, voir Solin 2001 ; en général, sur l'acculturation sous la République, voir Errington 1988.

franchi un pas de plus en ce sens, puisque l'adoption par les notables des cités des *tria nomina*, par le biais de la *civitas*<sup>30</sup>, est la première marque de leur intégration dans le système politique de Rome et dans celui de ses valeurs. Si l'adoption de la dénomination latine ou des *cognomina* romains pour leurs enfants, pratiques trahissant une forme d'acculturation plus profonde, ne sont pas fréquentes<sup>31</sup>, l'intégration au système onomastique se fait sans grande difficulté et est complète au II<sup>e</sup> s. de notre ère. Les protestations des intellectuels qui, comme Apollonios de Tyane<sup>32</sup>, voient en cette pratique onomastique l'usurpation d'une autre identité et la rupture de la chaîne symbolique qui unit les générations à un patrimoine culturel supérieur n'a que peu d'effets pratiques<sup>33</sup>. Les aristocrates locaux déclarent ouvertement maintenant leur fierté d'être romain ; ils gravent sur les monuments publics leurs nouveaux noms, les *tria nomina*, et ils affichent leur qualité d'amis de Rome ou de l'empereur (*philorômaioi* ou *philosebastoi*)<sup>34</sup>. Un bel exemple péloponnésien de ce double orgueil, fondé à la fois sur l'origine aristocratique hellénique et sur la qualité de citoyen romain de l'autre, est celui de Τίτος Στατειλίος Τίτου Στατειλίου Τιμοκράτους υἱός Λαμπρίας, d'Épidaure, dont la maison est parmi les plus nobles à Sparte, Argos et Épidaure ; οὐ μόνον δὲ τῇ Ἀθήνησιν εὐγενεῖαι καὶ λαμπρότητι κεκοσμημένον, ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς ἐνδοξοτάταις καὶ εὐγενεστάταις ταῖς Ἑλλάδος πόλεσι, Λακεδαίμονι καὶ Ἄργει

- 
30. Suétone (*Div. Claud.* 25, 7) nous apprend que l'attrait des noms romains était tellement grand qu'il conduisait beaucoup de *peregrini* à des abus qui obligèrent Claude à prendre des mesures sévères : *peregrinae condicionis homines usurpare Romina nomina, dumtaxat gentilicia* ; cf. Rizakis 1996, p. 26-28 (avec la bibliographie antérieure sur cette question) ; Frezouls 1981, p. 239-252. Sur l'importance pratique de la *civitas*, voir Crook 1968, p. 255-258. Jusqu'à la *constitutio Antoniniana*, seuls les notables des cités grecques sont admis à la *civitas* ; les masses sont exclues et, quand elles acquièrent ce privilège, après 212 ap. J.-C., elles ne montrent pas un grand enthousiasme, car celui-ci ne supprime pas les clivages sociaux ; cf. Rizakis 1996, p. 27 et n. 72-73 ; *id.*, 2002 (sous presse).
31. L'exemple le plus ancien de dénomination à la romaine remonte au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et se trouve à Délos : par ex. *Poplios Livios Popliou uios, Apollodoros* (Payne 1984, p. 352-353 ; Adams 2002) ; la filiation est placée ici après le *nomen*, le terme υἱός étant l'équivalent de *filius*. L'usage des *cognomina* romains par des Grecs qui accèdent à la *civitas* est peu fréquent ; malheureusement, il n'y a pas d'étude d'ensemble analogue à celle de Kajanto 1982 en ce qui concerne l'Occident. Nous citons, à titre d'exemple, quelques cas tirés de nos recherches onomastiques dans les cités du Péloponnèse : ainsi à Sparte (*IG V 1*, 464 ; cf. Rizakis *et al.* 2004, LAC 635) le gymnasiarque Σέξτος Πομπήτιος Θεόξενος (II) donne à ses fils des noms grecs, Μηνοφάνης et Θεόξενος, alors qu'il donne à sa fille un nom romain et l'appelle (Πομπήτια) Πώλλη ; Θεομηλίδας Θεσέος, à Gytheion, appelle l'un de ses fils Νευκίας, mais l'autre Σεμπρόνιος (*IG V 1*, 1178 ; cf. *Roman Peloponnese II*, LAC 679) ; enfin à Épidaure (*IG IV<sup>2</sup> 1*, 686 ; cf. Rizakis *et al.* 2001, n° 75) les fils de Τιβέριος Κλαύδιος Ξενοκλής et de Τιβ. Κλαυδία Δαμαρῶ s'appellent Φαιδρίας καὶ Παῦλος.
32. Apollonius de Tyane, *Ep.* 71-72 ; cf. Penella 1979, *ad loc.* ; mêmes plaintes, à propos du peu de résistance montrée par les Rhodiens, chez Aristide (Περὶ Ὀμοιοῦς, XXIV 57 Keil) ; le rapprochement entre les deux textes a été fait par Palm 1959, p. 62 ; cf. l'analyse de Bresson 1996, p. 233-235.
33. Selon cet auteur (*VA IV*, 22), le patrimoine culturel inclut la langue, les coutumes, les lois, le mode de vie et l'apparence extérieure.
34. Sur le sens de ces adjectifs, voir Geiger 1997 (cf. *SEG 77*, 1997, 2308).



καὶ τῆι ἱερᾷ Ἐπιδαύρῳ, οὐδένοσ οἴκου δεύτερον γενόμενον ; Lamprias est fier aussi d'être honoré de la citoyenneté romaine, célèbre dans le monde entier : πρὸς δὲ τούτοις τετειμημένον τῆι μεγίστη καὶ παρ' ἅπασιν ἀνθρώποις διφονομασμένη Ῥωμαίων πολιτεία <sup>35</sup>.

Contrairement à l'introduction de l'onomastique romaine, l'introduction et la diffusion de la langue latine rencontrent en Orient une résistance ; l'usage du latin est extrêmement restreint, le grec s'imposant très vite comme langue officielle pour la rédaction des documents publics ou pour la traduction de ceux qui ont été rédigés au départ en latin. Ne sont présentés en latin que les documents publics qui s'adressent aux magistrats romains et, beaucoup plus rarement, les dédicaces aux Empereurs <sup>36</sup>. Les notables des cités n'étaient pas confrontés au latin dans leur vie quotidienne et Rome n'exigeait pas son emploi dans les requêtes adressées à l'empereur par les cités (par ex. pétitions, ambassades). L'ignorance totale de cette langue était, toutefois, un obstacle pour ceux qui désiraient faire une carrière administrative au niveau de l'Empire ou s'intégrer d'une façon ou d'une autre dans le système. L'Empire de Rome, tout en étant multilingue et polyculturel <sup>37</sup>, applique, comme disait G. Dagron, une sorte de spécialisation linguistique : « Le latin est la langue du pouvoir, le grec est la langue de la culture, le citoyen idéal de l'Empire devant, pour participer à la culture, connaître le grec et, pour participer au pouvoir, connaître le latin » <sup>38</sup>.

Toute personne gratifiée de la *civitas romana* était censée avoir une connaissance du latin <sup>39</sup>, surtout si elle était engagée, d'une manière ou d'une autre, au service de l'Empire, comme c'était le cas pour les sénateurs ou les chevaliers orientaux obligés de servir dans l'armée romaine ou d'exercer de hautes fonctions administratives <sup>40</sup>. Elle était nécessaire pour la fonction de juge ; Claude remet en vigueur cette obligation et

35. Syll.<sup>3</sup>, 796B = IG IV<sup>2</sup>, 84, l. 30-34 ; cf. Rizakis *et al.* 2001, n° 254. La concession du droit de cité par l'Empereur (ca 40-42 ap. J.-C.) à ce notable athénien est signalée dans son *cursus honorum* comme un honneur distingué ; cf. Rizakis 2002 (sous presse).

36. Kaimio 1979, p. 74-86 ; Rizakis 1995, p. 375-376 ; Mourgues 1995 et en dernier lieu Eck 2000.

37. Demourgon et Lipiansky 1999, p. 82-83.

38. Dagron 1969, p. 25 ; l'acceptation de cette règle faisait l'union sans confusion du monde gréco-romain dont parle Aelius Aristide (*À Rome*, 40-57, 65-70, 92-94 et 100-102) ; cf. aussi Marrou 1965, p. 374-376 ; cette dernière obligation gagne beaucoup de terrain après le transfert de la capitale à Constantinople.

39. L'empereur respectait le principe, appliqué tout au long de l'Empire, selon lequel la *civitas romana* était accordée *viritim* et seulement à des personnes qui avaient rendu des services exceptionnels à Rome ; les *peregrini* étaient admis aussi à la *civitas* à la suite du service militaire, pourvu que les honorés aient une connaissance élémentaire du latin et de la civilisation romaine (cf. Sherwin White 1973<sup>2</sup>, p. 247-249 ; Eck 2005, p. 5), mais les Grecs ne pouvaient pas profiter de cette possibilité, puisque Rome ne les encourageait point à faire une carrière militaire qu'eux-mêmes, d'ailleurs, recherchaient peu ; cf. Brunt 1976, p. 168-170 ; Shoter 1997, p. 37.

40. Demougin 1999, p. 581.

n'hésita pas à rayer des listes des juges un *princeps Achaiae* qui ne savait pas parler le latin<sup>41</sup>. La connaissance du latin était meilleure chez les intellectuels hellénophones pour lesquels nous sommes le mieux informés grâce à leurs écrits personnels ; parmi eux, Diodore avoue avoir une bonne connaissance du latin<sup>42</sup>, mais des déclarations aussi franches sont plutôt rares ; ce savoir, le plus souvent savamment occulté, n'est décelable que de façon indirecte, grâce à d'autres sources ou à travers leur propre oeuvre. Le cas le plus notoire est celui de Polybe qui a vécu seize ans à Rome et qui, comme l'a bien montré M. Dubuisson, non seulement parlait cette langue, mais n'a pu éviter, malgré sa volonté, des influences romaines dans son oeuvre<sup>43</sup>. Il en va de même pour Strabon ou pour Plutarque, dont la connaissance du latin ne se déduit pas de leurs propres écrits, mais dont l'ignorance en la matière est plutôt improbable<sup>44</sup>. En revanche, il ne fait aucun doute que Denys, Arrien, Dion Cassius, Hérode Atticus – et d'autres encore – étaient bilingues<sup>45</sup>.

Certes les exigences linguistiques n'étaient pas les mêmes pour tous les intellectuels grecs. Le niveau de connaissance des deux langues variait considérablement d'un individu à l'autre au sein de cette catégorie peu nombreuse et hétérogène. Certains d'entre eux apprenaient le latin simplement parce qu'ils devaient écrire sur Rome et qu'ils voulaient utiliser les sources rédigées dans cette langue ; ils n'avaient donc pas besoin de connaître le langage de la vie quotidienne, mais seulement celui qui était employé dans la rédaction des livres ou des documents publics<sup>46</sup>. La situation

41. Suétone, *Claude*, 26, 4 ; cf. Frézouls 1987, p. 189. La proportion des Orientaux parmi les *iudices ex quinque decuriis* était très faible ; la connaissance du latin n'en était pas la seule cause : l'obligation de se rendre chaque année, pour les débuts de l'année judiciaire, à Rome (Suétone, *Cl.* 15, 2) en est certainement une autre.

42. Palm 1955 a montré que, malgré la diversité des sources utilisées, sa langue est homogène et conforme à la *koiné* de son temps ; sur l'influence de la langue et de la culture latines dans l'oeuvre des historiens, voir Dubuisson 1979, p. 91.

43. Dubuisson 1985, p. 263 ; Polybe est, selon cet auteur (1985, 262), l'exemple le plus notoire dont nous disposons pour l'étude des liens entre le bilinguisme et le biculturalisme.

44. Un passage de Plutarque (*Démosthène* 2, 2) ne laisse aucun doute sur sa capacité à le lire : Ἡμεῖς δὲ μικρὰν οἰκοῦντες πόλιν, καὶ ἵνα μὴ μικροτέρα γένηται φιλοχωροῦντες, ἐν δὲ Ῥώμῃ καὶ ταῖς περὶ τὴν Ἰταλίαν διατριβαῖς οὐ σχολῆς οὔσης γυμνάζεσθαι περὶ τὴν Ῥωμαϊκὴν διάλεκτον ὑπὸ χρεῖων πολιτικῶν καὶ τῶν διὰ φιλοσοφίαν πλησιάζόντων, ὅπῃ ποτε καὶ πόρρω τῆς ἡλικίας ἠρξάμεθα Ῥωμαϊκοῖς γράμμασιν ἐντυγχάνειν ; dans les paragraphes suivants, l'auteur (*Démosthène* 2, 3-4) indique que cette connaissance du latin était trop faible pour lui permettre de « sentir la beauté et la concision de l'élocution latine, les figures de style et les autres ornements de discours », précision qui conduisit certains, à tort, à supposer que Plutarque ignorait le latin (cf. Dubuisson 1979, p. 90 n. 8 et 9 ; Rochette 1997, p. 261-262, qui insiste sur le fait que Plutarque admirait la concision de cette langue).

45. Cf. Dubuisson 1979, p. 95 (Denys) ; *ibid.*, p. 97 (Arrien) ; *ibid.*, p. 98 (Dion Cassius) ; Strabon, *ibid.*, p. 93. La connaissance du latin par Hérode Atticus est certaine : elle se déduit du texte d'Aulu-Gelle (*N.A.*, 1, 2, 6) et de sa carrière sénatoriale ; c'est à Rome qu'il a dû l'apprendre, dans la maison de P. Calvisius Tullus, personnage considérable, qui fut consul en 109 ; cf. Graindor 1930, p. 51-52.

46. Leur bilinguisme n'a donc rien à faire avec celui qui est décrit par les linguistes ; en tout état de cause l'apprentissage du latin ne conduit les intellectuels ni jusqu'aux lettres latines, ni jusqu'à la culture latine, cf. Dubuisson 1981b, p. 284.

était peut-être différente pour une infime minorité d'entre eux, placés assez haut dans la hiérarchie politique et sociale ; leurs liens étroits avec des *gentes* de Rome<sup>47</sup> et surtout leur carrière administrative les mettaient en contact fréquent avec des Romains et exigeait d'eux une bonne connaissance de cette langue, puisqu'ils étaient chargés de traduire en grec toute sorte d'informations ou de décisions publiques transmises en latin par l'administration impériale et, en l'occurrence, par le bureau du proconsul romain<sup>48</sup> ; de ce fait, ils étaient plus exposés aux influences romaines et leur acculturation ne se limitait pas à la langue : elle pouvait affecter leur mode de pensée, voire leur comportement social<sup>49</sup>. À côté de cette " grande bourgeoisie ", certainement très restreinte, les notables moyens n'avaient ni les loisirs ni, peut-être, les motivations nécessaires pour bien apprendre le latin, leur carrière étant strictement locale ; ils connaissaient des mots du domaine administratif ou juridique, voire quelques expressions latines, mais ils étaient, à mon avis, incapables de converser dans les deux langues.

Bien que la littérature contemporaine, surtout celle de la Seconde Sophistique, puisse donner l'impression d'une attitude réservée chez les élites, voire hostile à toute forme d'acculturation romaine, celle-ci ne peut guère être dissimulée dans leur comportement social public ou privé, par définition plus intime. L'acculturation, au dire de Philostrate lui-même (VA V, 26), ne touche pas seulement le domaine de l'anthroponymie : elle inclut bien d'autres usages purement romains adoptés dans les cités, à savoir les jeux de gladiateurs<sup>50</sup>, les courses de chevaux et la construction de bains publics<sup>51</sup>. Ces changements dans les comportements sociaux ou idéologiques se reflètent parfois dans les décrets honorifiques que rendent les cités en l'honneur des notables évergètes ; ces décrets, outre les traits civiques traditionnels, portent aussi les marques – apparentes ou discrètes – de l'idéologie de leur temps, qui contraste, en quelque sorte, avec la pureté du modèle dépeint par la littérature contemporaine.

Les changements politiques intervenus dans les cités depuis l'époque hellénistique, et surtout depuis la conquête et l'établissement de la domination romaine, obligèrent à redéfinir le rôle de l'élite dans les cités, redéfinition qui avait des conséquences sur les autres groupes. L'évergète-notable, en tant que personne sociale ou politique, devient, à partir de la fin de la période hellénistique, le modèle d'une nouvelle éthique civique,

---

47. Pour les liens de clientèle des notables des cités grecques avec des familles nobles romaines à l'époque de Cicéron, voir Deniaux 1993 ; pour la période impériale, voir Settapani 2000, *passim*.

48. Cf. Eck 2005, p. 11-12.

49. Chez certains auteurs, comme Polybe (Dubuisson 1985, p. 288), cela se manifeste par l'intrusion, à l'intérieur d'un système de pensée resté grec, d'éléments hétérogènes d'origine romaine, dont l'importance va croissant.

50. Voir les critiques amères d'Apollonios chez Philostrate VA IV, 22 ; mêmes reproches chez Dion Chrysostome, *Discours* XXXI, 22 ; Cf. Jones 1978, p. 32 ; sur les inscriptions, voir Hope 1998.

51. Cf. Unruh 1991, p. 145-152 ; sur les influences romaines dans le domaine de l'architecture, voir Walker et Cameron (éds) 1989, *passim* ; sur d'autres traits de la culture romaine qui se diffusent à cette époque (termes latins concernant les institutions, l'armée ou l'administration, modes de pensée et d'expression, ces derniers exigeant plus de temps pour être introduits et assimilés), voir les articles de J.-F. Berthet et H. Solin dans ce volume.

dont les éléments constitutifs sont déchiffrables grâce aux éloges que la cité lui adresse dans les nombreux décrets honorifiques<sup>52</sup>. Ces éloges, qui adoptent désormais un style hyperbolique, marqué par l'usage d'adjectifs récurrents au superlatif qui expriment l'idée d'exceptionnel<sup>53</sup>, s'inscrivent, certes, dans la longue tradition des valeurs civiques ; mais malgré ces apparences, ce portrait n'a rien de commun avec celui des notables de la période pré-romaine<sup>54</sup> ; en dehors des traits de caractère et du comportement social dictés par la tradition classique – l'*ethos* et la *paideia* grecque –, le notable adopte maintenant les valeurs aristocratiques prônées par le principat d'Auguste<sup>55</sup>. On observe ainsi dans les décrets honorifiques de la période impériale une insistance sur les origines aristocratiques et sur les références familiales de la personne honorée, qualités qui entretiennent la mémoire sociale et justifient la perpétuation du pouvoir des notables<sup>56</sup>, enfin un glissement, dans l'expression des idéaux civiques, notamment des valeurs guerrières vers les valeurs culturelles<sup>57</sup>. Ce modèle de l'aristocrate de la période impériale est immortalisé par de nombreuses statues qui constituent, pendant cette période, le plus prestigieux des honneurs attribués par les cités : le style et les traits de ces images peuvent être expliqués, comme le souligne R.R.R. Smith<sup>58</sup>, en termes de choix culturels et peuvent constituer l'expression d'une identité basée moins sur des critères ethniques, au sens moderne de ce mot, que sur des critères relevant de la culture politique et sociale.

Le bilinguisme est un phénomène rare en Orient. Il touche la partie la plus ambitieuse et la plus ouverte de la classe supérieure des cités, les couches populaires restant, dans leur ensemble, monoglottes. Dans le monde antique des premiers siècles de notre ère, le pouvoir est romain, et les Grecs se romanisent pour y participer ; les Romains,

---

52. Sur l'oligarchisation de la vie politique, voir Quass 1982 ; sur l'image de l'évergète-notable, voir Nijf 2000, p. 32.

53. Sur ce point, voir Robert 1960, p. 331 n. 1 = *OMS* II, 1969, p. 847 n. 1 ; Lafond 2002, p. 143.

54. Cette tradition ne renaît à Corinthe qu'à partir du II<sup>e</sup> s. : *IG* IV, 364 ; cf. Rizakis et al. 2001, p. 204, n° 164 (décret honorifique pour L. Licinius Antéros) ; Pallas et al. 1959 = *SEG* 18, 1962, 143 ; cf. Robert 1960, p. 324-342 ; Rizakis et al. 2001, p. 339-340 n° 359 (décret honorifique pour Iunia Théodora). Le règne d'Hadrien marque un tournant dans l'histoire de Corinthe (Lafond 2002, p. 58 n. 16) et, plus tard, dans celle de Patras : cf. Rizakis 1998, p. 120-124, n° 37 (décret honorifique pour Basileios).

55. Le portrait du notable est constitué par l'énumération d'une série de valeurs intellectuelles et morales : *praotês*, *sôphrosynê*, *épíeikeia*, *philanthrôpia* et, naturellement, *paideia* (cf. Ferrary 1988, p. 494) ; cette dernière, indicatrice du statut social de la personne, est une référence indispensable pour tout citoyen romain ayant une ambition publique ; voir Borg 2004a, p. 157-178 ; sur l'importance de l'ascendance de la personne honorée, voir L. Robert, *Hellenica* XIII, 1965, p. 212-213 ; Touloumakos 1971, p. 55-58 ; Bowie 1970, p. 30-32 ; Rizakis 2002 (sous presse).

56. Sur ce thème, voir L. Robert, *Hellenica* XIII, 1965, p. 212-213, et les analyses de Schmitt-Pantel 1997, appliquées au banquet.

57. Cf. Pernot 1997, p. 617-621, qui examine l'éloge comme phénomène politique et social ; enfin pour le glissement des valeurs guerrières vers les valeurs culturelles, voir Moxnes 1997.

58. Smith 1998, p. 56-93 et *id.*, 1999 à propos des idées fortes exprimées sur ce sujet par Zanker 1995, p. 190-206.

de leur côté, s'approprient et adaptent à leur tempérament l'héritage grec, alors que les Grecs restent, dans leur ensemble, étrangers à la culture romaine. Tandis que tout Romain cultivé pratique autant la littérature grecque que la littérature latine, l'intellectuel et le notable grecs, en général, ne sont bilingues que pour des raisons pratiques, d'ordre surtout politique et technique. Mais les notables des cités de l'Orient hellénophone ne résistent pas longtemps à un type de comportement politique et social développé à l'ouest, à savoir la soumission totale au pouvoir de Rome et l'adoption progressive de ses valeurs sociales. La puissance du notable n'est plus basée sur des valeurs morales ou démocratiques, mais sur la richesse, héritée ou acquise, richesse qu'il doit montrer, soit par une ostentation dans son mode de vie quotidienne<sup>59</sup>, soit par le développement de programmes éditaires démesurés et par une forme d'évergétisme compétitif et outrancier en faveur de ses concitoyens, qui en dépendent complètement. Ce partage des notables entre ce qui est grec, c'est-à-dire la culture, et ce qui est latin, c'est-à-dire un nouveau comportement politique et social, crée toute l'ambiguïté identitaire du notable grec, illustrée par la formule de G. Woolf (1994) : « devenir citoyen de Rome, mais rester grec ». Cette situation caractérise le Haut-Empire. Les conditions politiques qui prévalent pendant le Bas-Empire, surtout après le transfert de la capitale à Constantinople, imposent une nouvelle adaptation de la part des notables, mais, cette fois, en sens inverse : la proximité de la capitale et de la machine administrative impériale entraîne une véritable vogue pour la langue et la culture romaines et pousse alors beaucoup de jeunes Grecs à se tourner vers l'étude du droit romain et à abandonner, progressivement, la littérature et la rhétorique, bases de la *paideia* hellénique depuis plusieurs siècles. Cette attitude provoquera des protestations dans les milieux de l'hellénisme traditionnel et trouvera en Libanios son avocat le plus fervent<sup>60</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS J.N. 2003, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge.
- ADAMS J.N. 2002, « Bilingualism at Delos », in J.N. Adams, M. Janse et S. Swain (éds), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Text*, Oxford, p. 103-127.
- ADAMS J.N. et SWAIN S. 2002, « Introduction », in J.N. Adams, M. Janse et S. Swain (éds), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Text*, Oxford, p. 1-20.
- ANDERSON G. 1993, *The Second Sophistic: a Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London.
- BIVILLE F. 2002, « The Graeco-Roman and Graeco-Latin: a Terminological Framework for Cases of Bilingualism », in J.N. Adams, M. Janse et S. Swain (éds), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Text*, Oxford, p. 103-127.

---

59. Woolf 1994, p. 117.

60. Cf. Dagron 1969, p. 36-46 ; Rochette 1997, p. 206-210.

- 2005, « Contacts linguistiques » (titre original : « Réflexions sur la notion d'interférence et ses réalisations. Le cas du grec et du latin »), in *Hommages à I. Fischer, Studii Clasice* 37-39, 2001-2003, Bucarest, p. 301-311.
- BORG B.E. (éd.), 2004, *Paideia: The World of the Second Sophistic*, Berlin-New York.
- 2004a, « Glamourous Intellectuals: Portraits of *pepaideumenoi* in the Second and Third Centuries AD », in B.E. Borg (éd.) 2004, p. 157-178.
- BOWIE E.L. 1970, « Greeks and their Past in the Second Sophistic », *Past & Present* 46, p. 3-41, révisé en partie dans Finley 1974, p. 166-209.
- 1982, « The Importance of Sophists », *YCLS* 27, p. 27-59.
- BOYANCÉ P. 1956, « La connaissance du grec à Rome », *REL* 34, p. 111-131.
- BRESSON A. 1996, « L'onomastique romaine à Rhodes », in A.D. Rizakis (éd.), *Roman Onomastics in the Greek East. Social and Political Aspects. Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics, Athens 7-9 September 1993*, Μελετηματα 21, Athènes, p. 225-238.
- BRUNT P.A. 1976, « The Romanization of the Local Ruling classes in the Roman Empire », in D.M. Pippidi (éd.), *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien*, Paris, p. 161-173.
- CAMERON A. 1931, « Latin Words in the Greek Inscriptions of Asia Minor », *AJPh* 52, p. 232-262.
- CROOK J.A. 1968, *Law and Life of Rome. Aspect of Greek and Roman Life*, Ithaca, New York.
- DITTENBERGER W. 1872, « Römische Namen in griechischen Inschriften und Literaturwerken », *Hermes* 6, p. 129-155 et 281-313.
- DAGRON G. 1969, « Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'État », *RH* 93 [241], p. 23-56.
- DANKER F.W. 1982, *Benefactor. Epigraphic Study of a Graeco-Roman and NT Semantic Field*, St Louis.
- DÉMOUGIN S. 1999, « L'ordre équestre en Asie Mineure: histoire d'une romanisation », in S. Démougin, H. Devijver, M.-Th. Rapsaet-Charlier (éds), *L'ordre équestre. Historique d'une aristocratie (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.-III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Actes du colloque international sur l'ordre équestre, Bruxelles-Leuven, 5-7 octobre 1995, Rome, p. 579-612.
- DEMOURGON J. et LIPIANSKY E.-M. (dir.) 1999, *Guide de l'interculturel en formation*, Paris.
- DENIAUX E. 1993, *Clientèle et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome.
- DOWNES W. 1984, *Language and society*, London.
- DRECOLL C. 2004, « Sophisten und Archonten: *Paideia* als gesellschaftliches Argument bei Libanios », in B.E. Borg (éd.) 2004, p. 403-418.
- DUBUISSON M. 1979, « Le latin des historiens Grecs », *LEC* 47, p. 89-106.
- 1981a, « Problèmes du bilinguisme romain », *LEC* 49, p. 27-45.
- 1981b, « Utraque lingua », *AC* 50, p. 274-286.

- 1982, « Remarques sur le vocabulaire grec de l'acculturation », *RBPhH* 60, p. 5-32.
- 1984-86, « Lucien et Rome », *Anc Soc* 15-17, p. 185-207.
- 1985, *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme*, Paris.
- ECK W. 2000, « Latein als Sprache politischer Kommunikation in Städten der östlichen Provinzen », *Chiron* 30, p. 641-660.
- 2005, « Lateinisch, Griechisch, Germanisch...? Wie sprach Rom mit seinen Untertanen? », in L. De Ligt, E.A. Hemelrijk et H.W. Singor (éds), *Roman Rule and Civic Life: Local and Regional Perspectives. Proceedings of the 4th Workshop of the International Network Impact of Empire* (c. 200 B.C.-A.D. 476), Leiden, June 25-28 2003, Amsterdam, p. 3-19.
- EDLUNG I. 1977, « Invisible bonds. Clients and patrons through the eyes of Polybios », *Klio* 59, p. 129-136.
- ENGELS D. 1990, *Roman Corinth: an alternative model for the classical city*, Chicago.
- ERRINGTON M. 1988, « Aspects of Roman Acculturation in the East under the Republic », in P. Kneissl et V. Losemann (éds), *Festschrift für Karl Christ zum 65. Geburtstag*, Stuttgart, p. 154-157.
- FELLE A.E. 1999, « Manifestazioni di 'bilinguismo' nelle iscrizioni cristiane di Roma », in *Atti XI Congresso internazionale di epigrafia greca e latina II*, Roma 18-24 settembre 1997, Rome, p. 669-678.
- FERGUSON C.A. 1959, *Word* 15, 325-340 = *id.* 1964, in D. Hynes (éd.), *Language in Culture and Society*, New York, p. 429-439.
- FERRARY J.-L. 1998, *Philhellénisme et impérialisme : aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome.
- FINLEY M.I. 1974, *Studies in Ancient society*, London.
- FLINTERMAN J.-J. 1995, *Power, paideia and Pythagoreanism: Greek identity, conceptions of the relationship between philosophers and monarchs and political ideas in Philostratus' Life of Apollonius*, Amsterdam.
- FORTE B. 1972, *Rome and the Romans as the Greeks saw them*, Rome.
- FRÉZOULS E. 1981, « À propos de la *Tabula Clesiana* », *Ktèma* 6, p. 239-252.
- GALDI G. 2003a, « The grammar of Latin inscriptions of Eastern Roman Empire: some morphological questions », in H. Solin, M. Leiwo, H. Halla-Aho (éds), *Latin vulgaire - latin tardif VI. Actes du VI<sup>ème</sup> colloque international sur le latin vulgaire et tardif* (Helsinki, 29 Août - 2 Septembre 2000), Hildesheim-Zürich-New York.
- 2003b, *Grammatica delle iscrizioni latine dell'impero (province orientali). Morfosintassi nominale*, Roma.
- GEAGAN D.J. 1992, « A family of Marathon and social mobility in Athens of the first century B.C. », *Phoenix* 46, p. 29-44.
- GEIGER J. 1997, « Herodes *philorhomaïos* », *AncSoc* 28, p. 75-88.
- GLEASON M. W. 1995, *Making men: sophists and self-presentation in ancient Rome*, Princeton.

- GOWING A. M. 1990, « Dio's name », *CPh* 85, p. 49-54.
- GRAINDOR P. 1930, *Un milliardaire antique. Hérode Atticus et sa famille*, Le Caire.
- HABICHT Chr. 1982, *Studien zur Geschichte Athens in hellenistischer Zeit*, Göttingen.
- HAHN L. 1920-1921, « Über das Verhältnis von Staat und Schule in der römischen Kaiserzeit », *Philologus* 30, p. 176-191.
- HALFMANN H. 1979, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jahrhunderts n. Chr.*, Göttingen.
- HANELL K. 1954, « Die Form der römischen Eigennamen bei Polybios », *ORom* 1, p. 66-76.
- MUNK HØJTE J. 2002, « Cultural interchange. The case of honorary statues in Greece », in E. Nis Ostenfeld (éd.), *Greek Romans and Roman Greeks. Studies in cultural interaction*, Aarhus, p. 55-63.
- HOPE V.M. 1998, « Negotiating identity and status », in R. Laurence et J. Berry (éds), *Cultural identity in the Roman empire*, London, p. 179-195.
- HORSLEY G.H.R. 2003, 'H ελληνική της Καινής Διαθήκης. Γλωσσολογικές μελέτες με τη συμβολή εγγράφων και παπύρων (traduction grecque par K. Papadimitriou) Thessalonique.
- JONES Chr. 1972, *Plutarch and Rome*, Oxford (réimpr. avec des corrections de l'édition de 1971).
- JONES Chr. 1978, *The Roman World of Dio Chrysostom*, Cambridge.
- JONES Chr. 2004, « Multiple identities in the age of the Second Sophistic », in B.E. Borg 2004 (éd.), p. 13-21.
- KAJANTO J. 1980, « Minderheiten und ihre Sprachen in der Hauptstadt Rom », in G. Neumann, J. Untermann (éds), *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit*. Kolloquium vom 8.-10. April 1974 (Bonner Jahrbücher, Beiheft 40, Köln), p. 83-101.
- KAJANTO J. 1982, *The Latin cognomina*, Rome.
- KAIMIO J. 1979, *The Romans and the Greek language*, Helsinki.
- KEARSLEY R.A., ÉVANS T.V. 2001, *Greeks and Romans in imperial Asia: mixed language inscriptions and linguistic evidence for cultural interaction until the end of A D III*, Bonn.
- KRAMER J. 1984, « Testi greci scritti nell'alfabeto latino e testi latini scritti nell'alfabeto greco: un caso di bilinguismo imperfetto », in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia*, III, Napoli, p. 1377-1384.
- LEIWO M. 1995, « The mixed languages in Roman inscriptions », in H. Solin, O. Salomies et Uta-Maria Liertz (éds), *Acta colloquii epigraphici latini*, Helsinki 3-6 sept. 1991, *CommHumLitt* 104, p. 293-301.
- 2002, « From contact to mixture: bilingual inscriptions from Italy », in J.N. Adams, M. Janse et S. Swain (éds), *Bilinguism in Ancient society. Language contact and the written word*, Oxford, p. 168-194.
- MACKEY W. 1968, « The description of bilingualism », in J.A. Fishman (éd.), *Readings in the sociology of language and society*, The Hague, p. 554-585.



- MARROU H.I. 1965, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris (6<sup>e</sup> édition ; 1<sup>ère</sup> édition, 1948).
- MEILLET A. 1934, « Le bilinguisme des hommes cultivés », *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris* 2, p. 5-14.
- MERCIER P. 1968, « Anthropologie sociale et culturelle », in J. Poirier (dir.), « Ethnologie générale », *Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, p. 881-1036.
- MOLES L. 1978, « The career and conversion of Dio Chrysostom », *JHS* 98, p. 79-100.
- MOURGUES J.-L. 1995, « Écrire en deux langues. Bilinguisme et pratiques de chancellerie sous le Haut-Empire », *DHA* 21, 2, p. 105-129.
- MOXNES H. 1997, « Conventional values in the Hellenistic world: masculinity », in P. Bilde et al. (éds), *Conventional values of the Hellenistic Greeks*, Aarhus, p. 263-284.
- NIJF O. van 1997, *The civic world of professional associations in the Roman East*, Amsterdam.
- 2000, « Inscriptions and civic memory in the Roman East », in Alison E. Cooley (éd.), *The afterlife inscriptions: reusing, rediscovering, reinventing and revitalizing ancient inscriptions*, Conference, Oxford July 1998, London, p. 21-36.
- 2001, « Local heroes: athletics, festivals and elite self-fashioning in the Roman East », in Goldhill S. (éd.), *Being Greek under Rome. Cultural identity, the Second Sophistic and the development of the Empire*, Cambridge, p. 306-334.
- OLIVER J.H. 1980, « From *genetai* to *curiales* », *Hesperia* 49, p. 30-56.
- 1982, « Roman senators from Greece and Macedonia », in S. Panciera (éd.), *Atti del Colloquio internazionale AIEGL su epigrafia e ordine senatorio*, Roma 14-20 maggio 1981, Tituli 5, p. 583-602.
- PALLAS D. et al. 1959, « Inscriptions lyciennes trouvées à Solômos près de Corinthe », *BCH* 83, p. 496-508 et pl. XXVII.
- PALM J. 1955, *Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien*, Lund.
- 1959, *Rom, Römertum und Imperium in der griechischen Literatur der Kaiserzeit*, Lund.
- PAPADOPOULOS A.A. 1953, « Τὰ λατινικά του Πλουτάρχου », *Athena* 57, p. 78-82.
- PAYNE M.J. 1984, *APETAΣ ENEKEN. Honors to Romans and Italians in Greece from 260 to 27 BC*. PhD, Michigan.
- PENELLA R.J. 1979, *The letters of Apollonius of Tyana*, Leyde.
- PERNOT L. 1997, *Éloges grecs de Rome*, Paris.
- PETROCHILOS N.K. 1974, *Roman attitudes to the Greeks*, Athènes.
- PIÉRART M. 1998, « Ρωμαϊοὺς ὡς ἀφηγηνίσθη... La place de Rome dans la vision culturelle de Pausanias d'après le livre II », in L. Aigner Foresti et al. (éds), *L'ecumenismo politico nella coscienza dell'Occidente*, Colloque tenu à Bergame, septembre 1995, Rome, p. 149-163.
- PURNELLE G. 1992, « Les phrases grecques translittérées dans les inscriptions latines », in *Serta Leodiensia Secunda*, Liège, p. 299-404.

- 1999, « Les inscriptions latines translittérées en caractères grecs », in *Atti del XI congresso internazionale di epigrafia greca e latina*, Rome, p. 825-834.
- QUASS F. 1982, « Zur politischen Tätigkeit der munizipalen Aristokratie des griechischen Ostens in der Kaiserzeit », *Historia* 31, p. 188-213.
- 1984, « Zum Einfluss der römischen Nobilität auf das Honoratiorenregime in den Städten des griechischen Ostens », *Hermes* 112, p. 199-215.
- RENOITRE Th. 1951, *Les Conseils politiques de Plutarque. Une lettre ouverte aux grecs à l'époque de Trajan*, Louvain.
- RIZAKIS A.D. 1995, « Le grec face au latin. Le paysage linguistique dans la péninsule balkanique sous l'Empire », in H. Solin, O. Salomies et Uta-Maria Liertz (éds), *Acta colloquii epigraphici latini*, Helsinki 3-6 sept. 1991, CommHumLitt 104, p. 373-391.
- 1996, « Anthroponymie et société. Les noms romains dans les provinces hellénophones de l'Empire », in A. D. Rizakis (éd.), *Roman Onomastics in the Greek East. Social and Political Aspects. Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics*, Athens 7-9 September 1993, *Μελετηματα* 21, Athènes, p. 22-54.
- 1998, *Achaïe II. La cité de Patras. Épigraphie et histoire*, *Μελετηματα* 25, Athènes.
- 2002, « Noms romains, identité culturelle et romanisation dans les provinces orientales de l'Empire », in *Nommer les hommes. Onomastique et histoire dans l'Antiquité classique*, Colloque international organisé par l'Université de Rennes 2 et l'École Française d'Athènes, Athènes, 19-21 décembre 2002 (sous presse).
- RIZAKIS A.D. et al. 2001, *Roman Peloponnese I. Roman names in their social context*, *Μελετηματα* 31, Athens.
- RIZAKIS A.D. et al. 2004, *Roman Peloponnese II. Roman names in their social context* (Messenia and Laconia), *Μελετηματα* 36, Athens.
- ROBERT L. 1959, « Les inscriptions grecques de Bulgarie », *RPh* 33, p. 165-236 = *OMS V*, Amsterdam, 1989, p. 195-266.
- 1960, « Recherches épigraphiques », *REA* 1960, 276-361 = *OMS II*, 1969, p. 792-877.
- ROCHETTE B. 1997, *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire*, Bruxelles.
- ROGERS G. 1991, *The sacred identity of Ephesos: foundation myths of a Roman city*, London.
- SETTIPANI C. 2000, *Continuité gentile et continuité familiale dans les familles sénatoriales romaines à l'époque impériale. Mythe et réalité*, Oxford.
- SHERWIN WHITE A.N. 1973<sup>2</sup>, *The Roman citizenship*, Oxford.
- SHOTER D. 1997, *Nero*, Londres et New York.
- SMITH R.R.R. 1998, « Cultural choice and political identity in honorific portrait statues in the Greek East in the second century A.D. », *JRS* 88, p. 56-93.
- 1999, « Late antique portraits in a public context: honorific statuary at Aphrodisias in Caria, A.D. 300-600 », *JRS* 89, p. 155-189.

- SCHMITT-PANTEL P. 1997, « Public feasts in the Hellenistic Greek city », in P. Bilde *et al.* (éds), *Conventional values of the Hellenistic Greeks*, Aarhus, p. 29-47.
- SIEBERT G. 1999, « Dédicaces déliennes et culture bilingue », in R.G. Khoury (éd.), *Urkunden und Urkundenformulare im klassischen Altertum und in den orientalischen Kulturen*, Heidelberg, p. 95-101.
- SOLIN H. 1980, « Juden and Syrer im römischen Reich », in G. Neumann, J. Untermann (éds), *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit*. Kolloquium vom 8.-10. April 1974, Bonner Jahrbücher, Beiheft 40, Köln, p. 301-330.
- 2001, « Latin cognomina in the Greek East », in O. Salomies (éd.), *The Greek East in the Roman context. Proceedings of a Colloquium organised by the Finnish Institut at Athens, May 21 and 22 1999*, Papers and Monograph of the Finnish Institute at Athens 7, Helsinki, p. 189-202.
- THACKERAY H.St.J. 1999, *A grammar of the OT in Greek according to the Septuagint I*, Cambridge.
- TOULOUMAKOS J. 1971, *Zum Geschichtsbewußtsein der Griechen in der Zeit der römischen Herrschaft*, Göttingen.
- 1995, « Bilingue [griechisch-lateinische] Weihinschriften der römischen Zeit », *Tekmeria* 1, p. 79-129.
- TRAHMAN C.R. 1951, « The attitude of Roman administration towards Latin and Greek », *CB* 27, p. 51-53 et 56-57.
- ULLRICH J.B. 1912, *Über die Latinismen des Dio Cassius*, Nürnberg.
- UNRUH F. 1991, *Das Bild des Imperium Romanum im Spiegel der Literatur an der Wende vom 2. zum 3. Jh. n. Chr.*, Bonn.
- VELIGIANNI Chr. 2001, « *Philos* und *philos*-Komposita in den griechischen Inschriften der Kaiserzeit », in M. Peachin (éd.), *Aspects of friendship in the Graeco-Roman world. Proceedings of a conference held at the Seminar für Alte Geschichte*, Heidelberg on 10-11 June, 2000, Portsmouth, Rhode Island, p. 63-80.
- VEYNE P. 1979, « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène* 106, p. 3-29.
- WALKER S. et Cameron A. 1989, *The Greek renaissance in the Roman empire*, London.
- WALTON C.S. 1929, « Oriental senators in the service of Rome », *JRS* 19, p. 38-66.
- WHITMARSH T. 2001, *Greek literature and the Roman Empire. The politics of imitation*, Oxford - New York.
- WILHELM A. 1928, « Lateinische Wörter in griechischen Inschriften », *WS* 46, p. 227-232.
- WINTER B. 1994, *Seek the welfare of the city: Christians as benefactors and citizens*, Grand Rapids.
- WOOLF G. 1994, « Becoming Roman, staying Greek: culture, identity and the civilizing process in the Roman East », *PCPS* 40, p. 116-143.
- YILDIRIM B. 2004, « Identities and Empire: local mythology and the self-representation of Aphrodisias », in B.E. Borg (éd.) 2004, p. 23-52.
- ZANKER P. 1995, *The mask of Socrates: the image of the intellectual in Antiquity* (traduit par Alan Shapiro), Berkeley-Oxford.